



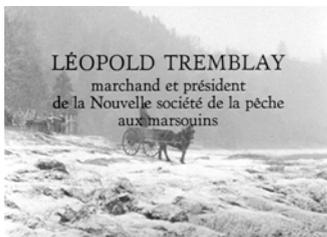
Pour la suite du monde
de **Pierre Perrault** et **Michel Brault**

par Caroline Zéau

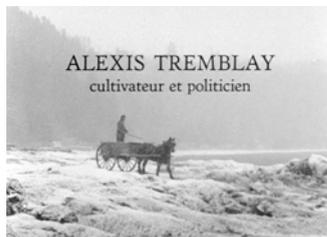
Yellow Now
Côté films #34



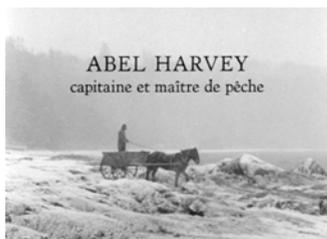
et
les gens de l'Île aux Coudres
ont vécu et joué
les événements de ce film
en 1962



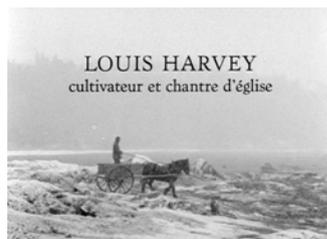
LÉOPOLD TREMBLAY
marchand et président
de la Nouvelle société de la pêche
aux marsouins



ALEXIS TREMBLAY
cultivateur et politicien



ABEL HARVEY
capitaine et maître de pêche



LOUIS HARVEY
cultivateur et chantré d'église

L'un et l'autre

« L'un est venu à l'image par le verbe. L'autre au verbe, par l'image. Et un jour, l'un et l'autre, nous nous sommes rencontrés à l'occasion du tournage d'un film, maintenant presque oublié, qui s'est lui-même intitulé, sans intervention de notre part, *Pour la suite du monde*. » Ainsi Pierre Perrault évoquait-il, en 1990, sa rencontre avec Michel Brault et son premier long métrage réalisé au cours de l'année 1962. Ce film « presque oublié » a pourtant rempli bien plus que la mission qu'il s'était donnée, celle de garder vivants, à travers une « épopée documentaire », la parole et les gestes des habitants de l'Île-aux-Coudres, une terre de dix kilomètres sur trois située au large de la côte nord du Québec, dans le région de Charlevoix. Située dans l'estuaire du Saint-Laurent, c'est-à-dire « entre la mer et l'eau douce », elle fut l'une des premières haltes de Jacques Cartier à son arrivée sur le continent en 1535.

Pour la suite du monde... Le titre de ce film comporte pour une oreille française une dimension prophétique, quelque chose d'un peu présomptueux : un film pour la survie de l'humanité, de la planète. Mais pour une oreille québécoise, le *monde* c'est d'abord les gens. Ce que nous dit Grand Louis dans le film – « On fait quelque chose pour la suite du monde » – c'est que les hommes de l'Île-aux-Coudres œuvrent, en s'associant à l'aventure du film, pour les générations d'hommes et de femmes qui y vivront après eux (la traduction anglaise du titre qui a été adoptée pour le DVD, *For the Ones to Come*, lève cette ambiguïté!). La hauteur d'homme est bien ici ce dont il est question, et même si la lune y joue un rôle crucial, c'est celui d'une complice familière et attentive aux besoins des simples mortels que la création lui a confiés. Ce décalage – ré-

current, nous le verrons – entre le mot que nous croyons connaître et le sens que nous lui découvrons rend peut-être l’expérience du film encore plus riche au public français qui apprécie tout à la fois la familiarité de la langue et de ces personnages, presque nos grands-parents, et une étrangeté irréductible que le film ne veut pas résoudre. Car si la passion de l’homme, ce qui le définit, son rapport à l’histoire et à l’avenir, sa façon de légèrer nous deviennent familiers, le mystère de la pêche, lui, reste entier pour ceux-là mêmes qui la pratiquent.

Faudrait-il alors attribuer à ce plaisir *d’observateur lointain*, pour reprendre l’expression de Noël Burch, le succès du film en Europe, et particulièrement dans les pays francophones ?

L’historien du cinéma québécois Yves Lever semble confirmer cette idée quand il écrit, en 1999, dans un texte hommage à Pierre Perrault intitulé *Le Profanateur* : « À vingt ans, quand je vois pour la première fois *Pour la suite du monde*, lors de sa première à la télévision, je ne suis pas emballé du tout. Alexis ressemble trop à mon père, Marie à ma mère, Léopold à mon oncle Roger, et il n’y a que des Grand-Louis et des Abel Harvey dans le voisinage. [...] Confusément aussi, je sens un peu le malaise que Stéphane-Albert Boulais explicitera magnifiquement vingt ans plus tard, celui de ne plus être que “métonymie”, “signifiant dans le langage d’un autre”, “sens que le maître d’œuvre veut bien construire”². À mes yeux, ce monde profane n’a rien de séduisant à côté du cinéma que j’ai déjà appris à aimer. » Pas assez d’étrangeté pour lui, qui a vécu son enfance dans la région de Charlevoix, à la première vision du film, mais il découvre finalement que la démarche profondément profane de Pierre Perrault pour décrire ce *monde* de croyances est ce qui lui vaut sa singularité : la façon d’ancrer le mythe dans le quotidien qui caractérise et légitime le documentaire³.

[...]



[...]

C'est au tour de Grand Louis d'être consulté. Nous le voyons d'abord au travail « dans son sciage » puis, dans le même plan, Léopold et lui se font face dans l'encadrement de la porte de la grange. La stratégie de Léopold repose cette fois sur la connaissance de son interlocuteur. Il le tutoie (contrairement à Abel), l'interroge sur son travail puis utilise la flatterie pour recueillir son assentiment – prévisible de la part d'un homme qu'il sait mu par la foi et l'enthousiasme comme il le dit lui-même : « On sait ben que je serais pour cette organisation-là ! [...] Moi chus ennimé⁶⁴. » Dans le plan suivant – un plan séquence de trois minutes, prouesse du synchronisme naissant, qui nécessita les ruses décrites plus haut – Grand Louis confirme ses dires. Face à la caméra, à laquelle il jette de loin en loin un regard, il s'anime et raconte à Léopold, en amorce de l'image, ce qu'il doit savoir de la pêche, à grands renforts de gestes, de vocalises, de pauses et maniant le style direct pour invoquer la parole des vieux : « Tu couperas tes harts » disaient-ils. Puis, quand Léopold parvient à reprendre la parole, Grand Louis répète la fin de chacune de ses phrases pour se projeter avec lui dans l'action.

Encouragé par la proximité de l'équipe et par Léopold qui valorise son expérience de la pêche par sa propre ignorance, Grand Louis devient sous nos yeux un grand personnage de cinéma : « Un grand personnage du cinéma mondial, peut-être parce qu'il ne le sait pas, peut-être aussi parce qu'il le sait... », a dit Gilles Carle⁶⁵.

Pierre Perrault, qui connaissait les hommes de l'Île-aux-Coudres depuis dix ans, disait que Grand Louis lui avait révélé *Pour la suite du monde*, à cause de sa capacité à emporter avec lui quiconque voulait l'écouter. Sans doute parce qu'il fallait croire dans la force d'un tel récit pour penser pouvoir rendre compte de ces quatre milles perches érigées à la force des bras dans les



eaux glacées du fleuve par la seule magie des images. Et en effet, si les images des harts s'opposant par leur verticalité à l'horizontalité des eaux sont majestueuses et inoubliables, sans les mots, elles ne permettent pas de mesurer l'espace, le temps et l'effort que requiert la pêche aux marsouins.

Ainsi, en soulignant, comme un écrin, la valeur symbolique de la parole de chacun, la mise en scène des pourparlers leur confère une place dans le dispositif épique du film : Alexis accompagnant la pêche de sa parole érudite, Grand Louis de sa croyance grandiloquente, et Abel de son savoir-faire. (*Dire, croire et faire encore...*)

[...]



Table des matières

L'un et l'autre

- Modernité et tradition
- La fiction et le documentaire
- Le cheval et le marsouin
- Le réel et son autre

Dire, croire et faire

- Le commerce et la lune
- Le hart et la lance
- Le masque et la récolte
- Le geste et son récit

Pour la suite du cinéma

Lexique

Fiche technique et artistique

Bibliographie